

LAQUELLE ?

NOUVELLE

— Laquelle, décidément, laquelle épouser ? se demandait le lieutenant Servais. Je les aime également toutes les deux. Madeleine et Suzanne ont la même taille, le même regard, la même nuance de cheveux; elles ont la même voix, les mêmes goûts, la même grâce. Il m'est difficile dans ces conditions de faire un choix, sans le regretter aussitôt.

— Holà ! qui est-ce ?

On grattait discrètement à la porte.

— C'est moi mon lieutenant, dit un cavalier et petite tenue, qui entra portant le sabre et les bottes de l'officier.

Fort bien. Quelle heure est-il, Jean ?

— Il est cinq heures et dix minutes, répondit l'ordonnance. Mon lieutenant n'a que le temps de se lever s'il veut être prêt pour la manœuvre.

Un quart d'heure plus tard, il sautait en selle et rejoignait son escadron pour s'en aller à six lieues de là faire les manœuvres du service en campagne.

Le soleil montrait un peu de son disque d'or aux confins de la plaine immense; la brise matinale apportait des senteurs douces de foin fraîchement coupé et de fleurs sauvages naissant à l'ombre des buissons qui bordaient la route.

Au pas de son cheval, le lieutenant Servais allait sur le flanc de son peloton.

Comme elle était loin sa pensée des infimes détails des opérations qui formaient le thème de la journée ! Soudain il se redressa, raffermi son aspiette et se tint correct et impeccable sur la salle anglaise de cuir très clair contrastant avec la robe d'ébène de sa monture. Le régiment défilait devant la demeure des demoiselles de Ronceray.

C'était une demeure de belle apparence, entourée d'un jardin aux parterres entretenus avec un soin constant. Dans les corbeilles savamment dessinées, les géraniums jetaient leur note brutale sur la verdure timide des résédas; une pièce d'eau coupée par un pont rustique miroitait aux rayons naissant; une volière se dessinait poulpée de faisans, de perdrix et de ramiers sauvages.

— Elles sont là, se dit le lieutenant dont le cœur battait à se rompre.

En effet, Madeleine et Suzanne épiaient derrière les persiennes closes le passage des hussards. Mais quand Servais apparut, la plus jeune repoussa le volet; ce fut pour l'officier un éblouissement. Tous les regards se tournèrent vers la fenêtre où s'encadrait l'admirable vision.

Parallèles en beauté, égales en grâce, ainsi que l'avait dit le lieutenant, les jeunes filles souriaient dans la paix du matin. Elles se ressemblaient au point qu'on les eût facilement confondues. Leurs cheveux étaient noirs comme la nuit et leurs yeux bleus comme le myosotis des fontaines.

D'un geste discret et affable, elles souhaitèrent le bonjour au lieutenant



AUDACES FORTUNA JUVAT

M. J. G. Martin a été obligé de s'agrandir pour accommoder sa nouvelle clientèle.

Vous le trouverez, à toute heure du jour au coin des rues Ste-Catherine et Ste-Elisabeth.

Il donne toujours des piastres pour des cents et des fortunes pour des piastres.

qui s'inclina dans un salut perceptible à peine; mais les jeunes filles en comprirent la muette éloquence.

— Laquelle ? Laquelle ? ne cessait de se demander le malheureux Servais.

A la halte, il fut très entouré par ses camarades.

— Veinard ! lui dit le capitaine Harmand. Comment, vous connaissez ces deux perles exquisées et vous ne nous en avez jamais parlé ?

— Cela se conçoit, railla le sous-lieutenant Dubrulle. M. Servais a peur qu'on lui fasse concurrence.

— Je n'ai point cette crainte, répondit Servais. Admis depuis un mois à peine dans la famille Ronceray, je vais épouser prochainement.

— Laquelle ? demandèrent simultanément le capitaine et le sous-lieutenant.

— Ah ! voilà ! dit le pauvre amoureux; c'est ce que j'ignore. Je les aime toutes les deux à la fois.

— Matin ! admira le capitaine.

Vous allez bien dit le sous-lieutenant.

Eh non, cela ne va pas bien du tout, reprit Servais avec humeur, je souffre de cette situation ridicule et je voudrais en avoir le cœur net.

— Mon ami, proposa le sous-lieutenant, d'un ton de bonhomie, si je puis vous être utile en cette circonstance, ne me faites pas l'injure de vous priver de mes services.

— Mais j'y songe intervint le capitaine, présentez-nous. Au premier coup d'œil je vous dirai quelle est celle que vous préférez; j'ai un flair tout spécial pour les dénouements de ce genre. La famille est honorable.

— Ah ! mon capitaine ! les demoiselles Ronceray sont les filles d'un colonel tué aux colonies, leur fortune égale leur beauté...

— Ce n'est pas peu dire, observa le lieutenant Dubrulle.

— Et quant à leur vertu...

— Il suffit interrompit le capitaine Harmand, on ira. Je suis tout disposé à vous obliger. Mais voici le boute-selle qui sonne. A cheval, messieurs, nous recauserons de ceci au mess.

La manœuvre finie, les escadrons regagnèrent le quartier. Le lieutenant Servais donna ses ordres à Jean; le capitaine Harmand et le lieutenant Dubrulle convinrent de se rendre avec leur ami dans la famille Ronceray après le dîner.

Mme Ronceray fit le meilleur accueil aux officiers présentés par le lieutenant. De leurs mains délicates, plus blanches et plus fines que la porcelaine des vases de Saxe, Madeleine et Suzanne offrirent le thé.

Une aimable causerie s'ensuivit, puis Madeleine se mit au piano, tandis que Suzanne entreprenait avec le sous-lieutenant Dubrulle, qui possédait

une jolie voix de ténor, des duos d'opérette.

— Ravissant, admirable, complimenta le capitaine, enthousiasmé. Voilà une soirée que je n'oublierai de ma vie.

Rapides les heures passèrent. Il était tard lorsque les officiers songèrent à prendre congé.

La nuit était sereine, clémente aux promenades comme le sont les nuits d'été. Sur la route toute blanche de lune, les trois amis se prirent à causer.

— Eh bien ! mon capitaine, demanda Servais, savez-vous laquelle me convient le mieux ?

— Peuh ! peuh ! Mon cher, je comprends parfaitement votre perplexité. Elles sont si belles et si semblables toutes les deux. Madeleine, il est vrai, est une pianiste hors ligne, mais Suzanne chante à ravir.

— Oh ! oui, approuva le sous-lieutenant.

— Et tenez, monsieur Servais, j'en suis réduit à convenir que mon flair n'est pas infallible; vous n'avez qu'un seul moyen, à mon humble avis, de connaître votre préférence définitive.

— Donnez-le vite, mon capitaine.

— Ecoutez. Je vais vous dire ce que je ferais, moi, si j'étais à votre place. Je demanderais une bonne petite permission de huit jours pendant laquelle je voyagerais loin, très loin. A distance, on se rend mieux compte des sentiments réellement éprouvés. Parcourez du pays; allez dans le Midi, sur la côte d'azur. Et là, au bord de la mer, recueillez-vous, fermez les yeux, évoquez l'image de Madeleine et de Suzanne, réfléchissez, comparez en toute tranquillité d'âme. Je vous jure que vous ne serez plus embarrassé au retour.

— Vous avez raison, répondit le lieutenant; mais comment obtenir ce congé ?

— Ne suis-je pas là, moi, votre capitaine, pour me porter garant de la solidité du prétexte ? Soyez tranquille, je me charge de tout.

— Ah ! merci, mon capitaine, s'écria le lieutenant avec effusion; je vous assure...

— C'est bon, c'est bon, mon ami. Ne doit-on pas s'entraider mutuellement dans la vie ?

Le surlendemain, Servais bouclait sa valise et s'en allait arracher à la Méditerranée le secret de son amour.

Or, pendant qu'il errait de Toulon à Nice, le capitaine Harmand et le sous-lieutenant Dubrulle revenaient assidûment chez Mme de Ronceray. Le capitaine faisait sa cour à Madeleine et le sous-lieutenant serrait de près Suzanne. Ce jeu finit par une demande en mariage que tous deux se tenaient cachée et qui aboutit pleinement.

— Je suis en règle avec ma conscience, se disait le capitaine. Quand le lieutenant reviendra, je le persuaderai aisément que c'est Suzanne qu'il aime.

— Je n'ai rien à me reprocher, pensait le sous-lieutenant. Lorsque M. Servais sera de retour, je le convaincrai sans effort qu'il lui faut épouser Madeleine.

Sa permission expirée, le lieute-